

MARCEL SANCHEZ

LA TERRASSE DU  
MUSSET

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

ISABELLE ARALDO  
FRÉDÉRIC BALMANN  
THIERRY BONTE  
XAVIER DAUTEZAC  
CLAUDE FORNER  
JEAN PIERRE GABLE  
MARC KAZMIERCZAK  
LUCIE BERNARD KIEMA  
STÉPHANIE LOSSER  
ÉLISABETH MARINO

STÉPHANE MAYER  
NOËLLE MENEU  
INGRID PELLETIER  
ANGELINE SANCHEZ  
ANNE MARIE SANCHEZ  
BERNARD SANCHEZ  
CLAUDETTE SANCHEZ  
GÉRALD SANCHEZ  
STÉPHANE SCHMITT  
T

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier  
et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou  
d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN : 978-2-37916-660-0

Dépôt légal : avril 2021

*Aristote nous enseigne que les hommes se rassemblent dans les villes pour y vivre et qu'ils y restent ensemble pour jouir de la vie. Cependant, il nous dit aussi que l'absence de communauté ethnique est facteur de sédition tant qu'ils n'en sont pas arrivés à respirer d'un même souffle.*



## I

Tout en me servant mon café au bout du comptoir, le patron du bistrot me lança un regard de comploteur et me glissa à l'oreille qu'il fallait me méfier de cet homme installé à une table de la terrasse sous les arcades. En voyant mon étonnement, le père Sintès ajouta qu'il le trouvait bizarre et surtout lui paraissait curieux avec ses questions. Il me dit,

— Il m'a montré la photo d'une femme en me demandant si je la connaissais, si je l'avais déjà vue dans le quartier. Je lui ai dit que non. Quand j'ai essayé de savoir qui il était et pourquoi il la cherchait, il m'a répondu que sa famille disait qu'elle avait disparu. C'est tout, rien d'autre.

— Vous l'aviez déjà vu ici ce type ?

— Non, depuis deux ou trois jours, seulement.

Des gens qui disparaissaient à cette époque-là, ce n'était pas ce qui manquait.

Je bus mon café en jetant discrètement des regards à l'extérieur, sur cet homme qui lisait le journal, sa tasse à la main. Il paraissait avoir une cinquantaine d'années, dans un vieux costume d'été gris clair défraîchi et des mocassins éculés. Je ne sais pourquoi, mais il me donna tout de suite l'impression d'être un métropolitain. Peut-être un journaliste, ou quelque chose comme ça. Bref, un type qui n'était pas de chez nous. J'en conclus que le père Sintès avait raison, il fallait éviter ce gars que l'on ne connaissait même pas de vue et qui semblait arrivé de métropole, quand on était dans ma situation et compte tenu des événements que l'on vivait. D'ailleurs, tout en servant ses clients, le patron me lançait des regards complices qui semblaient dire « Il te paraît bizarre à toi aussi ? Tu vois qu'il faut t'en méfier ! » Un coup d'œil sur ma montre m'annonça qu'il était temps pour moi de me diriger vers le marché où un travail m'attendait.

La noria des charrettes qui ravitaillaient l'endroit commençait tôt chaque matin. Chargées au-delà du possible, elles apportaient des quantités impressionnantes de fruits, de légumes, de fleurs et de poissons de toutes sortes, dans un brouhaha tumultueux d'invectives, d'ordres lancés à pleine voix qui se mêlaient aux hennissements des chevaux énervés et des chants arabes. Les petits ânes aux oreilles en hélices, tirant à grand-peine des charretons remplis jusqu'à n'en plus pouvoir, les sabots dérapant sur le macadam, ployaient sous les coups de bâton de leurs maîtres, l'échine à vif, les fesses couvertes de plaies sur lesquelles s'acharnaient de grosses

mouches vertes. Cela provoquait parfois de violentes altercations avec les Européens qui assistaient à ces scènes, révoltés par ces comportements d'un autre monde. Tout s'agitait dans un tohu-bohu baigné de senteurs de poivrons, d'oranges, de citrons et de crottin de cheval.

À l'intérieur du grand bâtiment, les ménagères attentives marchandaient le prix du kilo de piments ou de haricots verts avant de descendre dans le sous-sol où se trouvait le marché aux poissons. Elles en remontaient, le couffin chargé des promesses du bon repas qu'elles allaient pouvoir préparer. Lorsque j'étais enfant et que j'accompagnais ma mère, j'obtenais parfois une portion de ce que nous appelions de la « calentita » et qui consistait en une espèce de gâteau salé fait avec de la farine de pois chiche, qu'un Arabe nous présentait sur un plateau en fer blanc et qu'il nous découpait avec un vieux couteau aiguisé sur le bord du trottoir. Personne n'en était mort et tout le monde se régalaient. Il m'arrivait aussi de soutirer une figue de barbarie, vendue à l'unité par un de ses collègues, qui l'épluchait avant de vous la présenter, afin que vous ne vous piquiez pas après ces grandes épines caractéristiques, avec un couteau aiguisé de la même manière. C'était fameux. Aujourd'hui, l'heure du repas approchait, alors on entendit bientôt retentir la sirène qui annonçait midi et on vit les bars du quartier pris d'assaut par les amateurs d'anisette et de « kémias », ce que les Espagnols appellent « tapas ». Les chevaux attendaient, sous le soleil accablant et les assauts des mouches, le signal du départ qu'allaient donner les conducteurs arabes des charrettes de corbeilles vides. Je ne sais si c'est l'effet de cette forte chaleur lié à la présence des juments qui agissait sur eux, mais cela les mettait en rut, impressionnant les gamins et les faisant rire en échangeant des plaisanteries. L'un d'eux s'amusait même, avec cruauté, à viser de son lance-pierre cet endroit précis de leur anatomie. Le calme revint avec l'heure du repas. Les enfants du quartier étaient rentrés chez eux, tandis qu'à grande eau le nettoyage du marché commençait, tout devant être propre pour le lendemain. La rue s'étant vidée, c'est à ce moment-là que je décidai d'abandonner le véhicule et de pénétrer dans l'immeuble où allait, en principe, arriver d'un instant à l'autre l'homme que j'attendais. Il fut d'une exactitude semblable à celle que j'avais pu constater durant ma semaine de repérage, erreur fatale. Je n'eus qu'à me retourner et m'avancer vers lui dans le hall avant que ne retentissent les trois coups de feu que je lui destinais. Je n'eus même pas le temps de le voir s'écrouler, je ne fis qu'entendre le bruit de sa chute dans mon dos, j'étais une autre fois dans la Simca que Roger fit démarrer en trombe.

Le commissaire de police du quartier, responsable de plusieurs arrestations de nos hommes, membres de ses effectifs, gisait dans l'entrée de son immeuble, face au marché, où je l'avais attendu. Ma mission était remplie. Le plus difficile restait à faire : oublier son regard. J'avais pourtant fait le maximum pour éviter de le croiser, mais il fallait bien que je m'assure de l'identité de la cible. J'en étais arrivé parfois à ne plus contrôler l'efficacité de mes tirs, tellement pressé d'abandonner les lieux, non pas par crainte

de la survenue d'un témoin imprévu, mais par appréhension de constater le résultat de mon acte. Curieusement, je n'éprouvais aucune angoisse dans la préparation, avant le geste. C'est une fois que je l'avais accompli que le stress et les tremblements surgissaient. Cela m'était de plus en plus pénible.

Après une réunion qui eut lieu dans l'après-midi, au cours de laquelle je fis le rapport de notre intervention du marché, je me rendis en soirée chez Sintès. J'y aperçus l'inconnu du matin, présent au comptoir devant un verre d'anisette. L'exécution du commissaire annoncée dans la seconde édition du journal local que les petits porteurs arabes avaient distribuée en hurlant et courant pieds nus en fin d'après-midi avait déclenché une tempête de réprobation dans le milieu de la police en métropole et des autorités en général. D'autant plus que l'homme en question faisait partie de la caste des Compagnons de la Libération, proche du pouvoir. Nous nous attendions à des opérations de repréailles dans le genre contrôles de circulation, bouclages de quartier, descentes de police diverses, perquisitions, etc. Roger, mon chauffeur, et moi avions intérêt à nous faire discrets pendant quelque temps et cesser toute action directe. Je repliai le journal lorsque j'entendis près de mon épaule,

— Je peux vous offrir un verre ?

En tournant le visage, je vis l'homme au costume râpé que m'avait signalé le patron du bar, le matin même, qui me regardait en souriant aimablement tout en s'accoudant au comptoir. L'examinant de plus près, je remarquai qu'il avait l'air négligé, avec sa barbe de trois jours et ses cheveux gras et trop longs pour un homme de chez nous.

— Pourquoi pas ? Vous êtes bien aimable, monsieur. On se connaît ?

— Non, je ne crois pas, mais boire seul comme nous sommes en train de le faire, chacun de notre côté, ne le permettra pas.

Il me tendit une main molle en se présentant avec un sourire sympathique. Avec son accent, c'était maintenant sûr, il n'était pas d'ici.

— Hiller, Adelphe Hiller. Je l'ai échappé belle, n'est-ce pas ? Mes parents ont eu la bonne idée de mettre un e au lieu d'un o.

Je me présentai à mon tour en souriant de ses propos et en employant le nom d'emprunt que j'utilisais toujours,

— Lucien Diaz.

Il engagea la conversation en me demandant ce que je faisais comme travail, je lui répondis que je venais de terminer deux ans et demi d'armée et que je n'avais pas encore trouvé quelque chose qui me convienne dans mon métier de comptable. Lorsque je lui posai la même question, il me dit,

— Je fais des enquêtes, des recherches, détective privé comme on dit.

— Mais vous vivez ici ou vous êtes en mission ?

— Ho ! Alors là, c'est toute une histoire. Je vis en métropole, à Strasbourg exactement. C'est là que j'ai mon bureau. Je suis ici pour une affaire qui m'a été confiée. Je suis à la recherche d'une personne disparue, une femme que sa famille voudrait retrouver. Sa trace m'a amené ici, alors j'enquête ici.

— Mais c'est lié aux évènements que nous vivons en ce moment ? Parce qu'ici, des disparus, il y en a à la pelle.

— Qui sait ? Je ne suis pas encore capable de le dire. Est-ce une histoire sentimentale ou bien politique, ou les deux à la fois ? Je ne peux encore répondre à sa famille.

— Vous avez bien votre idée ?

— Vous savez, dans notre boulot, il faut se méfier des préjugés qui vous conduisent souvent sur de fausses pistes.

— Elle est mariée cette femme ?

— Elle l'a été, mais son mari s'est tué en voiture, enfin c'est ce que la police allemande a conclu.

— C'est une Allemande ?

— Oui, une jeune veuve.

Il plongea la main dans la poche de sa veste et en extirpa une photo plus très nette, trop manipulée, certainement celle dont m'avait parlé le père Sintès. Je découvris le portrait d'une blonde, d'à peine plus de vingt ans, au visage fin et aux grands yeux bleus mélancoliques. Une belle fille, le type parfait de la jeune femme allemande telle qu'on les imaginait toutes chez nous. Je lui dis,

— Mais qu'est-ce que cette Allemande fait ici, en Algérie ?

— Si je le savais, je serais prêt à boucler le dossier.

— Ce doit être intéressant comme boulot.

— Oui, parfois. Jusque-là je ne faisais que des filatures, des histoires d'adultères les trois quarts du temps, des vols dans les commerces, enfin de conneries comme ça. C'est la première fois que je m'occupe d'une disparition et que je quitte la métropole.

— Excusez-moi, mais j'en reviens à ma question. Comment avez-vous su qu'elle était venue ici ?

L'homme me lança un regard embarrassé, comme quelqu'un qui en a trop dit et pas assez pour satisfaire son auditoire. Il fit signe au père Sintès et nous fit resservir deux anisettes. Il m'invita nonchalamment d'un mouvement de tête à le suivre sous les arcades et nous nous installâmes à la terrasse où la nuit était tombée et les passants se faisaient plus rares. Il reprit alors la conversation avec un petit sourire malicieux,

— Je vois que vous êtes curieux et que mon propos vous intéresse, cher ami.

— Je ne veux pas être indiscret, je comprends parfaitement que vous soyez tenu au secret professionnel.

— Et bien, je vais tout de même répondre à votre question. J'ai appris bêtement au cours de mon enquête qu'elle avait pris l'avion à Strasbourg pour venir ici, en passant par Paris. Pourquoi a-t-elle fait ce voyage ? Ça, je n'en sais toujours rien.

— Il y a longtemps de ça ?

— Environ une semaine. C'est pour cette raison que vous me voyez ici, à trimbaler sa photo.



— Vous pensez qu'elle y est toujours ?

— J'imagine surtout qu'elle est venue ici avec quelqu'un ou pour rejoindre quelqu'un. Que voulez-vous que cette Allemande vienne faire d'autre dans cette ville d'Afrique du Nord ? Surtout dans la situation actuelle.

— La famille a préféré s'adresser à un détective plutôt qu'à la police.

— Pour une raison bien simple. Si elle est vivante, la police se contentera de lui dire après une longue enquête qu'elle vit toujours, qu'elle est partie de son plein gré, qu'elle ne subit aucune contrainte et qu'elle est en bonne santé, si c'est le cas et si la fille ne désire pas qu'elle en sache davantage, ça sera tout. Tandis que moi je lui dirais en plus et dans tous les cas où se trouve cette femme, même contre sa volonté, puisque je n'ai de compte à rendre qu'à la famille qui me paie pour cela.

— Et ça paie bien ce boulot ?

— Je n'ai pas à me plaindre. C'est une vieille famille d'industriels connus retirée à Baden-Baden, le coin de R.F.A. où il y a le plus de milliardaires au kilomètre carré, une grosse fortune. Vous imaginez la surprise quand ils m'ont convoqué dans leur propriété. Je sais, ça peut paraître bizarre que la famille allemande de cette femme se soit adressée à moi pour la rechercher, mais ils ne tenaient pas à faire appel à des confrères de leur pays, question de discrétion. Alors ils ont cherché sur Strasbourg, le plus près de chez eux et sont tombés sur moi, par hasard.

Tout en terminant mon verre, je ruminais l'histoire qu'il venait de me raconter en réalisant que plongés dans les événements majeurs que nous connaissions dans notre pays, nous ne pensions plus au monde qui continuait de tourner ailleurs, pour des gens dont la vie se poursuivait accompagnée de ses joies et de ses peines, de ses drames familiaux.

— Et bien je vous souhaite bonne chance, monsieur Hiller. S'il m'arrive de croiser cette femme, je vous ferai signe.

— Merci. Je vous souhaite également de réussir dans votre recherche d'emploi.

Nous dûmes nous séparer ainsi, car les rues se vidaient, le couvre-feu de vingt et une heures approchait. Mes collègues plastiqueurs allaient commencer leurs feux d'artifice quotidiens, mais ce soir il allait falloir éviter de trop se montrer, après l'histoire du commissaire.

Quelques jours plus tard, alors que la tension due à l'exécution du policier était retombée après la cérémonie des obsèques officielles, j'étais assis sur un banc, près du terminus des cars desservant le bord de mer, une valise vide à mes côtés. Je voyais partir et arriver ces véhicules qui n'étaient plus les mêmes que ceux de ma jeunesse. Certes, ils étaient plus confortables, silencieux et rapides, mais ils embarquaient des gens différents, à l'air moins heureux, des gens qui ne faisaient pour la plupart d'entre eux que se déplacer sans enthousiasme, sans cette exaltation d'aller passer une journée de joie exceptionnelle à la plage. On ne riait plus, on n'entamait

plus en cœur ces chants populaires espagnols. On allait se baigner simplement, comme par coutume, pour sortir les gosses, en espérant pouvoir le faire encore dans l'avenir, et c'était tout. D'ailleurs, certains circuits avaient été modifiés, voire supprimés pour raison de sécurité.

Je me revoyais enfant, lorsque, dès le retour des beaux jours, nous partions en famille passer le dimanche à la plage. Nous nous entassions dans de vieux autocars poussifs et bruyants, qui nous emmenaient à quelques kilomètres de la ville, sur ce bord de mer appelé « La Corniche ».

Nous prenions place dans ces véhicules chargés de couffins contenant les repas, de parasols multicolores, de cannes à pêche et de chambres à air gonflées faisant office de bouées pour les enfants qui tenaient jalousement à la main, le seau, la pelle et le râteau. Tout ce monde riait et parlait fort, enthousiasmé par la perspective d'une journée exceptionnelle qui venait s'intercaler entre deux semaines de travail.

Mon siège préféré était situé près du chauffeur, là où aujourd'hui un écriteau métallique nous interdit de lui adresser la moindre parole, chose que personne n'aurait d'ailleurs respectée à l'époque si elle avait existé. Sa tenue marquée aux cinq lettres de la compagnie, S.O.T.A.C., lui conférait à mes yeux une position éminente. J'étais captivé de le voir se battre avec la machine à chaque changement de vitesse et maîtriser ce monstre dans tous les virages qui se présentaient à lui. Ce qui m'impressionnait le plus était ce moteur énorme à l'intérieur du véhicule, faisant vibrer le capot qui le recouvrait. Il était bien entendu impossible de s'adresser la parole sans hurler pour se faire entendre, ce qui provoquait dans l'habitacle une cacophonie de kermesse franco-espagnole. Certains disaient que pour la fête du 15 août 1941, 13 000 billets avaient été vendus par la compagnie.

Je connaissais le trajet par cœur et je savais que nous devions franchir des lieux aux noms mythiques comme le tunnel, l'escargot, le rocher de la vieille, pour atteindre enfin les plages promises. Ensuite, la journée se déroulerait comme toujours, partagée entre les bains de mer, les parties de ballons et les châteaux de sable. Lorsque midi arriverait, ma mère déballe-rait les salades et les sandwiches que nous avalerions en ignorant les grains de sable soulevés par le vent et ce serait bon.

Quand la clarté déclinerait à l'horizon, nous allions devoir rentrer, fatigués par l'air du large et la peau tiraillant sous l'effet du soleil et du sel marin. Avec un peu de chance, j'allais pouvoir retrouver ma place près du chauffeur. À ce moment-là, ma décision serait prise : je serais conducteur d'autocar.

Il me restait encore un quart d'heure à patienter avant l'arrivée du car qui amenait en principe l'individu que j'attendais. Je regardai une dernière fois la photographie que l'on m'avait procurée afin de bien imprégner ma mémoire visuelle de son visage. Au bout de vingt minutes, je vis le véhicule se garer et je me levai pour m'approcher de la station, m'efforçant d'adopter une allure détendue. Je n'eus pas de mal à le reconnaître à sa

descente de l'autocar. Un employé du service lui remit sa valise descendue du toit et il s'engagea aussitôt dans la grande avenue bordée de palmiers. Je le suivis discrètement dans la foule, jusqu'à l'entrée de l'hôtel où je pénétrai derrière lui, comme au comptoir de réception que je rejoignis dans son dos. Je ne courrais aucun risque, l'homme ne me connaissait pas. C'est ainsi que j'entendis parfaitement son nom et le numéro de la chambre qu'il avait réservée. Il se faisait appeler Paul Chardin et allait occuper la 205. Quand il fut parti en direction de celle-ci, mon tour arriva devant le concierge qui m'attribua le numéro 102 sous le nom de Lucien Diaz, juste pour une nuit. Muni de ma clé et de ma valise vide, je regagnai aussitôt ma chambre, au premier étage. J'y déposai mon bagage fictif, me passai le visage à l'eau et montai au second à la recherche du 205. Un coup d'œil dans le couloir, deux secondes d'écoute, l'endroit semblait désert. Dès que j'eus sonné, je reconnus l'accent corse que j'avais entendu à la réception,

— C'est pourquoi ?

— C'est le service de l'hôtel, monsieur !

Je sortis mon arme de mon blouson. Il ouvrit alors que j'aperçus sa main dans la poche de sa veste qu'il avait encore sur le dos. Je tirai par réflexe, deux fois. Il s'écroula dans la pièce, je refermai la porte aussitôt et regagnai le rez-de-chaussée par l'escalier, tranquillement. Le concierge était en discussion avec le personnel, il m'aperçut et tourna vers moi ses yeux ronds,

— Vous avez entendu ?

— Il m'a semblé que ça venait des étages au-dessus !

Je lui donnai ma clé en tentant de maîtriser mes maudits tremblements, tandis qu'il partait, affolé, avec ses gens, courir dans l'escalier. Je fus dehors aussitôt et disparus dans la foule du boulevard. Ange Carponi, barbouze arrivé l'après-midi même de la villa sur la corniche où il séjournait en attente d'intervenir sur la ville, venait de mourir. Encore un visage à oublier et mes tressaillements à calmer.

Les jours suivants, je me remis à fréquenter le bistro du père Sintès. Inévitablement, je revis Hiller sur la terrasse devant son journal et son verre d'anisette. Il eut l'air satisfait de me rencontrer à nouveau et me fit signe de prendre place à sa table.

— Alors, comment allez-vous, jeune homme ?

— Très bien, merci et vous ? Cette enquête, elle progresse ?

— Malheureusement non. Personne ne connaît cette femme ici. J'ai l'impression de pédaler dans de la semoule à couscous.

— Il faut dire que vous n'avez pas beaucoup d'éléments. Vous savez qu'elle est venue ici, et c'est tout. Vous débarquez dans une ville de trois cent mille habitants avec une photo à la main. Vous espérez la trouver en arpentant les rues ? Autant chercher une aiguille dans une botte de foin. Vous avez l'intention de sillonner toute la ville comme ça ?

Il me lança un regard sceptique, comme désolé, mais curieusement je sentis que son attitude n'était pas sincère. Il me donnait l'impression de me

réserver un secret qu'il n'allait pas tarder à me dévoiler. Il fit signe au père Sintès en me disant,

— Qu'est-ce que vous prenez ?

Il resta silencieux jusqu'à ce que le patron me serve et finit par me dire quand ce dernier fut reparti,

— Je vais vous avouer pourquoi je reste dans ce coin. J'ai su par sa mère avant de partir qu'elle était venue ici pour retrouver l'homme qu'elle aime. Un para français stationné en Allemagne. Apparemment, il a disparu lui aussi. J'ai découvert dans mes recherches qu'il avait déserté à Baden Baden, après le putsch d'Alger et qu'il avait atterri ici.

Je ne m'étais pas attendu à ce qu'il m'annonce une histoire pareille. Ma question fut instinctive,

— Vous connaissez son nom ?

— Oui, mais s'il est rentré dans la clandestinité, ça me sert à quoi ? Surtout que maintenant il doit se balader avec un faux blaze.

— Oui, bien sûr.

Je me retins de poursuivre, car je me mis à imaginer que si ce militaire déserteur avait rejoint l'O.A.S. ici, il était possible que je le connaisse, s'il faisait partie de notre réseau. Nous en comptions huit sur la ville, que nous appelions collines. Je faisais partie de la cinquième qui comportait en gros soixante-dix membres, la plus importante, dirigée par un couple dont le mari était fonctionnaire et la femme libraire. Nous étions ainsi plusieurs centaines sur l'agglomération, il était impossible de se connaître tous. Je finis par lui dire cependant, car il m'inspirait confiance,

— Sans vouloir être indiscret, il s'appelle comment ce type ? On ne sait jamais.

— Son véritable nom est Stein, Claude Stein. Mais je doute qu'il circule aujourd'hui sous ce nom-là. Vous pensez pouvoir m'aider ?

— Vous n'avez pas de photo de lui ?

— Non, juste son nom.

— Je vais voir.

— Vous avez des relations dans le milieu O.A.S. ?

— Pas plus que tout le monde.

Il se mit à sourire,

— C'est vrai, j'oubliais, le milieu activiste, il est tout autour de nous. Vous êtes tous en lutte contre l'État ici. À des degrés divers, certes, mais vous l'êtes tous plus ou moins.

Il demeura silencieux quelques secondes et poursuivit avec un air moqueur,

— C'est peut-être le patron de ce bistrot qui sert de boîte à lettres. La mère de famille qui passe là en face avec son cabas qui lui sert à livrer des explosifs cachés dans ses salades et ses haricots verts. Le flic que vous voyez au coin de la place devant nous qui guette et informe sur tout ce qu'il a entendu dans son commissariat dès qu'il quitte son service. Le facteur qui passe là en détournant le courrier de l'administration. La vendeuse qui

espionne son patron soupçonné d'être un indic de la police. Tiens, même l'arabe que vous voyez en train de faire les brochettes pour les clients du patron, est-on sûr qu'il soit d'accord pour ne plus être Français dans l'avenir ? Est-ce qu'il ne serait pas un peu activiste aussi lui ? Regardez les gamins qui jouent sur le trottoir en face, ils ont remplacé les cow-boys par les parachutistes et les Indiens par les fellaghas. Gosses d'activistes ! Les habitants européens de cette ville sont à plus de quatre-vingt-dix pour cent des activistes en puissance. Et comme vous êtes plus nombreux que la population musulmane, autrement dit la majorité, le pouvoir de Paris ne peut se maintenir ici que par sa force militaire, si j'ai bien saisi. Cependant, je vous comprends, et si j'étais d'ici, moi aussi je serais activiste.

J'avais écouté Hiller tout au long de sa démonstration, sans l'interrompre, me disant qu'il avait raison. Ce type avait tout compris sans bouger du bistrot du père Sintès, lisant le journal, écoutant les conversations, regardant les allées et venues en buvant ses anisettes. Je commençais à comprendre pourquoi il pensait qu'il lui valait mieux mener son enquête depuis cet endroit qu'en vadrouillant au hasard dans les rues à la recherche de son Allemande. Je me mis à ressentir de la sympathie pour ce type à l'allure négligée, paumé dans cette ville dont il avait cependant compris le fonctionnement, auquel il ne s'attendait pas en arrivant pour y chercher cette femme. Il commanda deux autres anisettes et me dit,

— Vous savez, pour moi, ce type fait ce qu'il veut, ça ne me concerne pas, et je m'en fous. C'est la fille que je cherche.

Alors je me dis en moi-même, et si je pouvais l'aider ?

Après les deux opérations que je venais de régler, les chefs des commandos Delta de notre région décidèrent de me mettre quelque temps au vert pour protéger ma personne. J'agissais toujours à visage découvert, en plein jour, et ils craignaient que je finisse par me faire identifier. L'efficacité dont j'avais fait preuve jusque-là les poussait à me sauvegarder pour d'autres actions qui allaient arriver. Je passai donc quelques jours au calme, hébergé dans une villa amie des environs, avant d'être rappelé au service actif. Je pris le temps de rendre une visite furtive à ma famille que j'évitais bien sûr de côtoyer trop assidûment, pour les raisons de sécurité que l'on peut imaginer. Membre du groupe Delta, nous constituions à plusieurs le fer de lance des réseaux O.A.S. locaux dans lesquels nous avons été répartis. C'est ainsi que je reçus l'identité, la photo et les renseignements concernant ma prochaine cible, toujours de la même manière. Une enveloppe m'était remise, j'y trouvais le nom, l'endroit et le signe j'accompagné parfois de la photo du sujet. J'allais devoir agir cette fois dans le domaine de l'aéronautique.

C'était un monde que j'avais côtoyé dans mon enfance grâce à ma famille. Je devais avoir cinq ans lorsque je suis monté pour la première fois à bord d'un avion, il ne s'agissait pas d'un engin destiné au transport de voyageurs, mais d'un petit biplace d'aéro-club, un avion-école que l'on

appelait « Stampe », invention d'un ingénieur belge. Il était, selon les spécialistes, biplan, c'est-à-dire qu'il avait deux ailes superposées, lui donnant une allure d'aéroplane de la Grande Guerre. Cet engin me paraissait étonnant, car il avait une autre particularité qui consistait à avoir le siège du passager devant celui du pilote. Je fis ainsi un survol de la contrée, sur les genoux de ma mère, recroquevillé contre sa poitrine qui constituait pour moi le seul confort de l'habitacle. Le restant était sommaire puisque nous avions la tête en plein vent, emmitouflée dans des cache-nez et assourdie par le tonnerre infernal du moteur tout près de nous. Pour corser le tout, comme le pilote était installé derrière notre siège, j'ai eu durant tout le voyage, la désagréable impression que ma mère et moi étions seuls à bord. Heureusement, l'engin était dirigé de main de maître par un capitaine, ami de la famille, qui avait abandonné son uniforme en juin 1940, après avoir cessé de se battre contre les Messerschmitt et autres Junkers de l'aviation allemande, comme en témoignait son visage balafré. Je le regardais avec une admiration mêlée de curiosité, je crois que c'était le premier héros de cinéma que je rencontrais. Il avait un nom de Viking, on l'appelait le capitaine Rasting.

J'avais pourtant l'habitude d'en côtoyer des héros. À mes yeux, mes deux frères aînés en faisaient office. Ils pratiquaient, eux, une aviation beaucoup plus étrange et passionnante à la fois : l'aviation sans moteur. Je les voyais s'envoler dans ces grands oiseaux blancs et silencieux, l'un d'eux portait même un nom de rapace : l'Émouchet. Il fallait les voir prendre l'air, le planeur tiré par un câble d'acier qui s'enroulait autour d'un treuil à moteur, placé au bout du champ de margailons<sup>1</sup> qui leur servait de piste d'envol. Arrivés à une certaine altitude, ils larguaient ce câble qui retombait dangereusement sur le sol. Après, c'était à leur adresse de faire le nécessaire pour dompter le vent qui allait les maintenir en l'air. Mon frère aîné resta ainsi plus de cinq heures en vol, ce qui lui valut un brevet spécial. J'eus moi aussi mon heure de gloire, quand je réussis à récupérer au fond d'une carlingue de planeur où ces messieurs m'avaient introduit, un câble de palonnier rompu, afin de le réparer. Seule la taille d'un enfant de cinq ans avait permis de réaliser l'exploit sans briser l'appareil. « T'as pas une sèche ? » Avais-je demandé au chef moniteur qui me tendait un bonbon pour me récompenser, habitué à entendre cette expression vingt fois par jour, dans la bouche des grands quand ils étaient en manque de cigarettes. Je fus par la suite photographié en tenue de pilote et cette photo parut dans le journal local, avec en titre : « Le plus jeune membre de l'aéro-club : Michel, cinq ans. »

Nous passions ainsi d'agréables dimanches en famille et entre amis, moments rythmés par le méchoui et le vol à voile. Malheureusement, toute cette joyeuse période allait bientôt se terminer par un drame affreux. Deux jeunes membres du club allaient se tuer, sous les yeux de leurs parents, par un bel après-midi ensoleillé, en se télescopant au-dessus des falaises

---

1 Palmier nain en jargon oranais.

bordant la méditerranée. Une époque heureuse prenait fin, je découvrais ce qu'était la mort, la vraie, pas celle du cinéma et des bandes dessinées. J'ignorais à cette époque que j'allais la fréquenter si souvent quelques années plus tard, comme une relation maléfique que je présentais à des gens que je ne connaissais pas, jusqu'à m'en rendre malade.